

« Le plus grand bordel du Troisième Reich » :
Réflexions sur l’histoire de la pornographisation du camp de concentration pour
femmes de Ravensbrück et sur le cas du roman de Fermina Cañaveras
El Barracón de las mujeres

1

Au début de l’année 2024, un « roman factuel » a été publié en Espagne aux éditions Espasa, avec pour titre *El Barracón de las mujeres (La Baraque des femmes)*. Ce livre écrit par Fermina Cañaveras présente le camp de concentration pour femmes de Ravensbrück comme « le plus grand bordel du Troisième Reich ». L’ouvrage doit bientôt paraître aussi en Italie. Une fois de plus, Ravensbrück se retrouve utilisé comme écran de projection pour des fantasmes sexuels, sans considération pour les faits historiques avérés.

Les bordels dans l’univers concentrationnaire

2

Les SS avaient effectivement installé des bordels dans les camps de concentration – mais aucun d’entre eux ne se trouvait à Ravensbrück. En revanche, c’est dans ce camp qu’étaient recrutées les détenues qui allaient être ensuite réduites en esclavage sexuel dans les bordels des camps de concentration pour hommes. Ce n’était ni pour leur usage ni pour celui de l’armée que les SS avaient mis en place ces bordels : ils étaient destinés à une certaine catégorie de détenus des camps, considérés comme « aryens ». Le fait que des hommes aient eu recours aux services sexuels de femmes qui subissaient comme eux l’expérience de l’enfermement concentrationnaire est tellement déconcertant que cette réalité ne s’est pas imprimée dans la mémoire collective. Il est bien plus facile de s’imaginer, comme le fait Cañaveras, que c’étaient les soldats allemands ou les membres de la SS qui violaient les détenues. Mais les victimes de cette falsification historique sont *in fine* les anciennes détenues du camp de concentration de Ravensbrück, qui se retrouvent soupçonnées d’avoir « acheté » leur survie avec leur corps.

3

Les camps de concentration étaient aussi des lieux de travaux forcés. Puisqu’ils devaient contribuer, par leur force de travail, « à la grande victoire du peuple allemand [...] », nous devons

nous soucier du bien-être des détenus » écrivait en octobre 1943 Oswald Pohl, directeur de l'Office central SS de l'économie et de l'administration. Une des mesures prises pour cela consista à installer des bordels dans les camps de concentration, où les « détenus qui travaillaient avec zèle pouvaient être approvisionnés en femmes ». Ce plan reposait sur l'idée que, dans le cadre du travail forcé, la motivation des détenus pouvait être augmentée à l'aide d'un système de primes – système qui, à côté des aménagements de détention, du droit d'arborer une coupe de cheveux militaire et de l'accès au tabac, comprenait aussi des visites au bordel.

4

Jusqu'à la fin de la guerre, les SS ont mis en service des bordels pour détenus dans dix camps de concentration : après Mauthausen et Gusen en 1942, suivirent en 1943 le Stalag d'Auschwitz I et le camp de travail Monowitz d'Auschwitz III ainsi que Buchenwald, puis, en 1944, Sachsenhausen, Flossenbürg, Neuengamme et Dachau. Un dernier bordel a été ouvert début 1945 dans le camp de concentration de Mittelbau-Dora.

5

La SS a recruté en tout environ 200 femmes pour les « *affecter au travail en bordel* », principalement dans le camp de concentration pour femmes de Ravensbrück, mais aussi dans le camp des femmes d'Auschwitz. La plupart d'entre elles étaient d'origine allemande, mais certaines venaient de Pologne, d'Ukraine, de Biélorussie et des Pays-Bas. Il n'y a aucune trace de femme espagnole parmi elles. Selon les dossiers de la SS, aucune de ces prostituées forcées n'était d'origine juive.

6

Les femmes concernées ont rarement pu faire entendre leur voix après 1945. Elles étaient stigmatisées comme asociales, non seulement par la SS mais souvent aussi par leurs codétenues. À la stigmatisation et à la honte, s'ajoutait pour les femmes non allemandes la crainte, de retour dans leur pays d'origine, d'être soupçonnées d'avoir collaboré avec les fascistes allemands.

La photo de la « Feld-Hure »

7

Cañaveras fait fi des conclusions de recherches pourtant menées depuis longtemps. Son livre reprend l'idée erronée que les bordels des camps aient été au service des hommes de la SS et

des soldats de la Wehrmacht. Elle articule toute sa présentation autour de la photo d'une femme sur la poitrine de laquelle on peut lire les mots « Feld-Hure » (« putain de campagne »). Cañaveras affirme qu'il s'agit là de la photo d'une esclave sexuelle de Ravensbrück, qui lui aurait été donnée par une survivante. Pourtant, les recherches démontrent que cette photographie a une tout autre histoire.

8

Dans la période qui suivit immédiatement la Seconde Guerre mondiale, à un moment où on savait encore peu de choses sur les camps nazis, ont commencé à courir des rumeurs de détenues réduites en esclavage sexuel au profit des SS et des soldats de la Wehrmacht. Le survivant juif polonais Yechiel Dinur tenait ces rumeurs pour véridiques, mais il voulut corriger les préjugés qui les accompagnaient sur un prétendu consentement des prostituées (juives). En 1953, il publia en Israël, sous le pseudonyme de Ka-Tzetnik, le roman semi-autobiographique *Bet habubot* (*La Maison des poupées*). Le roman raconte l'histoire de Daniella, sœur du narrateur, sauvagement violée dans un camp de concentration par des nazis. Après la sélection, Daniella et d'autres jeunes femmes sont brutalement stérilisées, tatouées avec un numéro de matricule et l'expression « Feld-Hure » est marquée sur leur poitrine.

9

Dinur dessinait là une vision de très jeunes femmes qui s'écartait radicalement de la perception alors commune : malgré le cruel travail auquel elles étaient forcées, elles conservaient leur innocence. Cependant, les détails de son histoire étaient inventés. Comme nous l'avons dit, il n'y avait pas de bordels pour SS ou pour soldats dans les camps de concentration. De plus, personne n'a été tatoué ou marqué sur la poitrine. Enfin, ce n'étaient pas des mots qui étaient tatoués, mais seulement des chiffres avec quelques lettres isolées.

10

À sa sortie, le livre de Dinur fut présenté comme un témoignage sérieux. Cependant, avec ses scènes très crues mêlant sexe et violence, le roman devint rapidement un best-seller. Pour tirer parti de ce succès, la couverture du livre fut repensée. À partir de 1955, on pouvait y voir le dessin provocant du buste d'une femme, à la poitrine généreuse, penchant la tête en arrière et dont le visage est en partie caché. Ses mains tiennent la chemise rayée des camps déboutonnée et ouverte, laissant apparaître le tatouage des mots « Feld-Hure » accompagnés d'un matricule. Cette pose permet plusieurs interprétations : d'une part, on pourrait supposer que son visage

reste caché par honte, mais dans le même temps, sa tête penchée en arrière transmet un sentiment d'extase sexuelle. Cette ambivalence entraîna des ventes phénoménales. L'illustration fut reprise par la suite dans toutes les éditions de poche de ce best-seller, au niveau international.

11

Un simple coup d'œil rapide sur cette couverture du livre *La Maison des poupées* trahit une ressemblance curieuse avec la photo que Cañaveras utilise dans son roman. Cette dernière a été prise par le photographe de presse israélien Paul Goldman. Selon la légende qui accompagne le cliché, la personne représentée serait une survivante du camp de concentration d'Auschwitz, photographiée en 1945 à Nahalel. Mais à cette date, aucune survivante d'Auschwitz ne se trouvait à Nahalel. En 1946, seules quatre survivantes de la Shoah y vivaient, et aucune ne portait les mots « Feld-Hure » tatoués sur la poitrine. Le matricule A 125701 n'existait pas non plus : les numéros attribués à Auschwitz qui commençaient par la lettre A ne dépassaient pas 28 000. Cela prouve sans appel que cette photo n'est pas celle d'une survivante, ce qui est également confirmé par le mémorial d'Auschwitz. Le cadrage inhabituel de l'image fait plutôt penser que la photo a servi de modèle à la nouvelle couverture du livre de Dinur. Goldman a repris l'expression de Dinur « Feld-Hure », et a inscrit un numéro matricule sur le buste de la personne qui posait pour lui.

12

Après la redécouverte des négatifs de Goldman au début des années 2000, une exposition itinérante de son travail a circulé dans de nombreux pays. Lors de la campagne de presse qui l'a accompagnée, la photo de la « Feld-Hure » a été mise en ligne pour la première fois. Depuis, on retrouve cette photo sur Internet sans précisions sur son origine.

13

La véritable histoire derrière cette photographie de Goldman fait plus que remettre en cause l'affirmation de Cañaveras selon laquelle la photo – et au-delà, son roman – seraient basés sur des faits historiques, elle permet aussi de douter quand celle-ci se présente comme historienne. Elle bafoue les vastes résultats de recherche des vingt dernières années, qui mettent en lumière la véritable histoire des bordels des camps de concentration ainsi que celle du camp de Ravensbrück.

Le camp de concentration pour femmes de Ravensbrück

14

Dès la fin de la guerre et jusqu'à aujourd'hui, toutes sortes de fantasmes de débauche sexualisée ont été projetés de façon récurrente sur le camp de concentration pour femmes de Ravensbrück comme sur celui d'Auschwitz. Cañaveras elle aussi décrit Ravensbrück comme « le plus grand bordel du Troisième Reich ». Ce faisant, elle déforme les faits historiques et calomnie les détenues.

15

Justement parce qu'il s'agissait là d'un camp pour femmes, les nazis ont dès le début fait en sorte d'empêcher toute possibilité de rencontres sexuelles entre le personnel SS masculin et les détenues. Les membres de la SS ne pouvaient être affectés à Ravensbrück que s'ils étaient mariés, et ils étaient alors logés avec leur famille dans les quartiers SS de Ravensbrück. Aucun viol de détenue n'a été rapporté à Ravensbrück ; les souffrances qui ravageaient ce camp avaient beaucoup d'autres visages – entre les épidémies, le système punitif impitoyable, la faim, les expérimentations médicales et les près de 28 000 décès recensés.

16

Cependant, les détenues de Ravensbrück se sont trouvées confrontées à une sexualisation rétrospective : après leur retour des camps en 1945, nombre d'entre elles se sont vu reprocher de s'être prostituées dans les camps, leur survie ne pouvant s'expliquer que parce qu'elles avaient cédé au personnel SS. « Les voisins passaient par là, pour voir “la déportée”. J'étais l'attraction du quartier » : c'est ainsi que Micheline Maurel décrivait son retour à Toulouse. « Les questions qu'on me posait étaient toujours les mêmes. “Ils vous ont violé aussi ?” (...) et “Pourquoi n'êtes-vous pas morte ?” »

17

En 1978, Primo Levi s'est insurgé contre ce genre de représentations. Il décrit « ce négociant trompeur et mensonger, qui noie tous les grands écrans sous un déluge de films de sexe nazi ». Selon lui, ils ne reflètent en aucune manière « la véritable situation des femmes dans les camps [...]. Non, les déportées n'étaient pas des objets sexuels : dans le meilleur des cas, elles étaient exploitées au travail comme des bêtes de somme, et dans le pire des cas, elles n'étaient que des “rebuts” vite périmés. » Levi fait allusion ici au film *Portier de nuit*, sorti quatre ans

plus tôt, qui a largement contribué à ce que l'intérêt du grand public envers les anciennes déportées se focalise sur les violences sexuelles commises dans les camps : les survivantes se sont senties représentées de manière honteuse et indigne, et exploitées par les médias, face auxquels elles se retrouvaient sans défense.

18

Aujourd'hui, ce sont les enfants et les petits-enfants des survivantes qui se dressent contre l'instrumentalisation fantasmatique du camp de femmes de Ravensbrück. C'est pourquoi nous laissons le mot de la fin à Ambra Laurenzi, présidente du Comité international de Ravensbrück :

19

« Je ne peux pas m'empêcher de penser à ce que ma mère et d'autres déportées m'ont raconté de leur retour après la fin de la guerre, quand elles espéraient retrouver à la fois la paix et leur maison, mais qu'elles durent affronter à la place moqueries et désapprobation car, dans l'opinion de tous, elles avaient été vendues aux nazis. C'est ainsi que leur tragique expérience de la déportation a été dans la plupart des cas considérée comme une faute, dont elles étaient coupables, les enfermant dans un silence qui a duré plus de 50 ans. »